

Féministes sorcières, féminismes révolutionnaires

Érik Bordeleau

Numéro 250, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73119ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, É. (2014). Féministes sorcières, féminismes révolutionnaires. *Spirale*, (250), 9–11.

Féministes sorcières, féminismes révolutionnaires

PAR ÉRIK BORDELEAU

À l'été 2013, un séminaire autonome articulé autour du thème « Défaire l'Occident » s'est tenu sur le plateau de Millevaches, une région sauvage et de tradition résistante en plein cœur de la France, non loin du désormais célèbre village de Tarnac. Une compilation de textes hétéroclite et inspirée intitulée *Féminismes révolutionnaires* a circulé parmi les participants à cette occasion. Ce recueil est le fruit d'un désir d'intervention stratégique dans les milieux politiques radicaux afin de mettre en évidence l'enjeu du *domestique*, entendu au sens le plus large : il invite à de nouvelles manières de penser *l'habiter en commun* et la question des attachements qui font territoire. La compilation regroupe des textes issus d'horizons fort divers, du *black feminism* américain aux témoignages de travailleuses du sexe de Montréal en passant par la « King Kong théorie » de Virginie Despentes.

Cette publication samizdat a été expressément conçue pour les soins de cette rencontre. C'est la raison pour laquelle elle ne se trouve pas en ligne. Pourquoi alors vouloir en parler à des lecteurs qui ne sont pas, à première vue du moins, directement concernés ? Pourquoi vouloir en prendre le relais et en poursuivre le geste à ma façon ? Simplement, par goût du partage des rencontres qui réjouissent et foisonnent. Et aussi pour mieux éprouver et mettre à

Supposons que les Espagnols soient chassés ou réduits à merci. Supposons que de semblables soulèvements en Amérique du Nord et au Canada brisent l'hégémonie anglaise et française. Que se passerait-il ? Un aussi vaste territoire peut-il être tenu sans l'habituel appareil gouvernemental, avec ses ambassadeurs, son armée et sa marine ? Non ; ils ne peuvent tenir le pays que par la sorcellerie. Ceci est une révolution de sorcières et je dois y trouver ma place comme sorcière.

— William Burroughs,
Les cités de la nuit écarlate

l'épreuve le tissage des pensées qui s'y enchevêtrent. J'invite les lecteurs de *Spirale* à se laisser prendre au jeu et à explorer avec moi les chemins de traverse qui se profilent à même cet improbable paysage de pratiques et de pensées. Parce qu'au final, penser, n'est-ce pas toujours suivre une ligne de sorcière, comme l'ont un jour suggéré deux célèbres mages philosophes et intercesseurs confirmés ?

DES FAISEUSES D'HISTOIRE

La première section du recueil, « Sciences et féminismes », présente des extraits tirés des travaux de constructivistes spéculatives

prenant le relais du féminisme perspectiviste de Donna Haraway. Ces femmes, qui participent pour la plupart du milieu universitaire belge, accordent une attention toute particulière à la nécessité de se situer activement et sur le mode de la *fabulation* afin de fabriquer un *nous* féminin, contemporain et historiquement localisé qui sache résister à l'amnésie. Un *nous* prompt à « faire des histoires » donc, comme en fait foi *Les faiseuses d'histoires : que font les femmes à la pensée ?* de Vinciane Despret et Isabelle Stengers, dont figure un extrait dans le recueil. Ce livre d'une étonnante vigueur s'ouvre sur un appel qui détaille les obligations et procédures de fabrication

d'un *nous* défini avec une rigueur et une précision quasi techniques, appel auquel répondent une série de lettres venant de penseuses amies et qui composent pièce par pièce ce collectif bien appointé. Ce texte tramé entre plusieurs femmes décidées à se lier d'une commune aventure – *textus*, c'est bien un « tissage de signes » qui, à la différence du simple commentaire, exprime un engagement – témoigne d'un effort concerté pour apprendre à hériter d'un mot d'ordre de Virginia Woolf, *Think we must*, adressé à l'origine aux « filles des hommes cultivés ». De cette induction initiale et de ses reprises multiples et polyphoniques se dégage une puissance transindividuelle qui brouille la distinction du personnel et du politique. Elle devient le vecteur privilégié d'expériences métamorphiques et proprement *sans nom* :

Situées par ce « nous », celui des « filles infidèles de Virginia Woolf », l'évocation de nos expériences devient anonyme, parlant d'autre chose que de nous, comme sont anonymes les points d'inflexion d'une vie, ce qui fait rencontre ou décision, ce dont on n'est jamais l'auteur alors même que l'on ne cesse, qu'on le sache ou non, d'en explorer les conséquences, d'en produire le sens. (Vinciane Despret et Isabelle Stengers, Les faiseuses d'histoires : que font les femmes à la pensée ?, La découverte, 2011.)

L'assemblage composite et expérimental des *Faiseuses d'histoires* illustre de manière exemplaire la méthode pragmatiste adoptée par Stengers et ses consœurs, pragmatisme inspiré des travaux de William James et se caractérisant par un « souci des conséquences, voire l'invention, la spéculation sur les conséquences », comme Stengers me le confiait dans une entrevue publiée dans les *Nouveaux cahiers du socialisme* à l'automne 2011. Y brille d'abord l'importance conférée à l'explicitation fine des modes par lesquels les éléments hétérogènes d'un agencement font collectif, manière de se prémunir contre la tendance à la fusion extatique des différences dans un embrassement « commun » (Stengers est particulièrement intransigeante sur ce point). Mais on y reconnaît également le respect scrupuleux du caractère obscur et idiorhythmique de cette jouissance constitutive sans laquelle aucune formation collective ni aucune expérience métamorphique ne peut être sérieusement envisagée – *self-enjoyment* qui fait la teneur propre de ce que Stengers appelle, dans son traité cos-



Per Benedictionen, de Chiara Fumai, collage et broderie sur des pages de *Early Theological Writings* de Hegel, 41,2 x 27,5 cm, 2014. EV. © APALAZZOGALLERY et Chiara Fumai.

mopolitique intitulé *Pour en finir avec la tolérance*, la « composante sédentaire des pratiques ». Il faut connaître le type de cliques théoriques régnant au sein des milieux politiques radicaux pour apprécier à sa juste mesure l'audace et le sens du tact dont ont fait preuve les auteurs de cette compilation en cherchant à injecter une dose de différenciation spéculative-pragmatiste dans l'incandescente forme-de-vie militante.

LA MISÈRE DE L'ACCUSATION CATÉGORIQUE

La deuxième section du recueil, intitulée « Black feminisms », est placée sous le signe de l'offensive. En donnant écho à la « sororité révolutionnaire » poétique et émancipatrice dont se réclame bell hooks ou au « principe de plaisir » invoqué par Laura Alexandra Harris, il s'agit d'affirmer la joie constitutive d'un être-en-lutte qui sache en finir avec le victimisme larvé qui domine tout un pan du féminisme et le rive à un sacro-saint « vécu de la domination ». Les artisans de la compilation s'inquiètent en effet « de voir en Amérique du Nord et en Europe se poursuivre encore et depuis 40 ans cette litanie interminable de plaintes, associée toujours plus à l'échelonnement raffiné des catégories de la domination, à leur cumulativité, selon une évaluation quasi mathématique des tares dont ces

« catégories dominées » sont censées être affublées. » On pensera entre autres exemples à l'hypothèse délétère de Léo Thiers-Vidal, selon laquelle la domination est l'essence même de la subjectivité masculine ; ou encore au moralisme de l'intersectionnalité des oppressions et à ce qu'elle recèle de jouissance maligne, découlant d'une entreprise de *reddition de comptes* sans cesse reconduite. Rien de plus triste et prévisible en effet que les enrôlements rigoristes au nom d'un matérialisme sociocritique qui fait de la prise de conscience des « privilèges » le champ de bataille premier de l'anti-oppression ; ou les pratiques d'identification qui se voudraient on ne peut plus « réalistes » mais qui n'autorisent de se saisir des existences qu'en général, comme l'objet plus ou moins décharné d'une *catégorie*. C'est que, conformément à l'étymologie grecque de ce mot auréolé du prestige des découpages ontologiques et définitives du réel, ce type de féminisme carbure à la mise en cause de type juridique, c'est-à-dire à l'*accusation*. Il fonctionne tel un tribunal de la conscience qui, en imposant sa loi, prétendrait civiliser l'espace public – *kata-agorein*, c'est parler sur ou contre quelqu'un ou quelque chose *publiquement* (il faut entendre dans ce mot l'agora si chère aux Grecs). Problème d'exposition donc ; ou encore, à l'inverse, du soin fabulatoire et cosmopolitique accordé à la pluralité des modes d'existence, pour peu qu'on reconnaisse que les éléments les plus sensibles et singuliers de l'expérience requièrent des conditions particulières pour pouvoir s'exprimer, et qu'il y a quelque chose de somme toute désastreux à vouloir tout réduire au seul registre du tout-politique. C'est précisément ce passage obligé par la centralité fantasmée de la place publique commandé par l'impératif catégorique qui anime un certain féminisme que les auteurs de *Féminismes révolutionnaires* cherchent à remettre en question.

Ils trouvent à cet égard de grandes alliées chez ces « quelques débrayeuses » à l'origine d'un texte intitulé « Aux sources sourdes de la puissance », qui étaient aussi présentes sur le plateau. L'essai, publié récemment dans le numéro 31 de la revue anarchiste disponible en ligne *Réfractions*, diagnostique avec acuité que les luttes pour la reconnaissance semblent comme hypnotisées à force de concentrer leur regard sur le trône vide du pouvoir ; et montre combien dans ces conditions la salvation du dominé ne peut logiquement provenir que du

regard du dominant. Il s'agit dès lors, nous disent les auteures, de penser une nouvelle grammaire de la conversion de « l'impouvoir en puissance », et c'est précisément là que l'héritage féministe s'avère indispensable : « Au lieu de mobiliser le féminisme seulement dans ses apports critiques, dans la mise en place d'une vigilance et de mécanismes de contrôle, il faut savoir reconnaître en lui le mouvement principal qui s'est affronté à la question de la sortie de la dialectique maître-esclave. »

C'est ainsi que les « quelques débrayées » rejoignent les auteurs de la compilation dans leur effort pour faire advenir un plan de consistance irréductible à celui de la hiérarchie dominante, et qui fait du féminisme non plus un code idéologique mais l'occasion d'une mise à l'aventure. À l'instar du féminisme italien des années 1970, dont l'influence au sein du milieu autonome français depuis la publication d'*Échographie d'une puissance* ne s'est jamais démentie, il s'agit de rester au plus près des penchants, dépendances, désirs et contagions affectives qui nous traversent afin d'apprendre ensemble à les élaborer en une nouvelle force. À titre indicatif, on pensera ici à cette authentique proposition d'ensauvagement que constitue le second manifeste féminin de Carla Lonzi, « Je dis je », publié dans l'ouvrage collectif *La présence de l'homme dans le féminisme* (Rome, 1978), et dont les premières lignes préfigurent, du fond de l'abîme, l'émergence d'un nouveau matérialisme féministe extatique :

Qui a dit que l'idéologie est aussi mon aventure ?

*Aventure et idéologie sont incompatibles
Mon aventure, c'est moi*

*Un jour de dépression un an de dépression
cent ans de dépression*

Je laisse l'idéologie et je ne sais plus rien² [...]

DU COMMUN SAUVAGE

Et c'est ainsi que la troisième section de ce recueil, « Sexes et féminismes », prend une forme pluri(per)verse et kaléidoscopique, donnant la parole à des collectifs de ménagères, de plottes qui complotent, de belle-à-King Kong et autres travailleuses du sexe jouvence, défonce, manipulateur ou lucratif, pour atteindre à cet état où, comme l'écrivait Foucault dans « Il y aura scandale, mais... » (*Dits et Écrits I*) à l'intention de l'auteur d'*Eden Eden Eden* (1970) menacé de censure : « On ne peut plus voir, on ne peut



I See You Stuck There Forever, de Chiara Fumai, collage et broderie sur des pages de Early Theological Writings de Hegel, 41,2 x 27,5 cm, 2014 EV. © APALAZZOGALLERY et Chiara Fumai.

plus imaginer le lieu où vous parlez et d'où vous viennent vos phrases, ce sang : brouillard de l'absolue proximité. » C'est des friches de ce commun sauvage que les auteurs de la compilation se font les intercesseurs. Ils récusent le caractère massifiant des catégories politiques traditionnelles en invoquant « cette force de bordure, d'entraînement et de métamorphose [qui] ne s'effraie nullement des répétitions de la vie de tous les jours ni des lenteurs qu'implique la construction d'un quotidien partagé ». C'est à même ces zones liminaires et initiatiques qu'affleure, en distinct-obscur, leur désir de « peupler ensemble nos fêlures », non pas en revendiquant un quelconque droit tout-terrain à la « différence », mais en relevant le défi de faire exister ensemble leurs rêves « d'alliances sans nom » et d'exigences é-meutières, pour ainsi faire advenir « des magiciens qui auraient vraiment le souci des nécessités de la vie quotidienne, des devins qui anticiperaient ne serait-ce que les jours à venir ».

Mais comment se faire précurseur de telles créatures voyantes, de tels entremondes vibrants ? Comment transformer une sensibilité commune mais éparse en puissance collective de destitution et d'agression ? Reprenant pour leur compte les réflexions de Deleuze et Guattari sur les machines de guerre, les meutes et la fonction formatrice de l'anormal, les auteurs de *Féminismes révolutionnaires* en viennent à la conclusion – et méthode – suivante :

Notre devenir révolutionnaire sera sorcier ou ne sera pas, il se fera dans l'alliance et la contagion ou ne se fera pas, et cela parce que :

1. Il implique un pacte avec le démoniaque.
2. Le démon est la bordure de la meute animale dans laquelle l'être humain devient, par contagion.
3. Ce devenir suppose une seconde alliance avec un autre groupe.
4. Cette nouvelle bordure implique, guide la contagion au sein de la meute.

Affaire de sorcellerie, donc. Mais qu'est-ce à dire ? N'y a-t-il pas lieu de se méfier de la tendance à l'exotisme et à l'irrationalisme qui couvent dans ce vocable au charme prémoderne ? N'y a-t-il pas quelques risques bien réels à se réclamer de l'animal, du monstrueux, de la meute ou du démoniaque ? Et en quoi tout cela concerne-t-il plus particulièrement le « féminisme » ? Les initiateurs de *Féminismes révolutionnaires* redoutent, à juste titre, que cet intérêt pour la sorcellerie ne passe pour « une coquetterie de plus », ou que l'appel à l'anormal ne paraisse irrémédiablement primitiviste et romantique. C'est donc avec une insistance bien sentie qu'ils soulignent en quoi, pour eux, « la meute et la bande ne sont pas des figures littéraires, qu'elles sont des formes de vie collectives » qui permettent de très concrètement « cultiver l'ambiguïté entre les règnes ». Cultiver l'ambiguïté entre les règnes, c'est poursuivre le processus d'hétérogénéité et ainsi se prémunir contre la communauté pleine ; c'est déjouer les assignations identitaires (culturelles, professionnelles, sexuelles, etc.) et rester à même ses clinamens et inclinations. Voilà, je crois, une définition on ne peut plus rigoureuse et suggestive de ce qu'on peut espérer de fabulations sorcières-féministes à portée cosmopolitique. ┘

1. Il ne s'agit évidemment pas d'évacuer du tout au tout ni la notion de justice ni celle d'espace public. On pensera par exemple à l'instauration d'un processus de justice formatrice au sein de la communauté militante à la suite des révélations concernant des cas d'agressions sexuelles commis durant la grève étudiante de 2012. Pour une discussion pertinente et mesurée qui souligne l'intérêt de mettre en place un tel processus, mais invite à la prudence à l'égard des « dénonciations punitives » tout en questionnant l'usage des médias sociaux à cet effet, voir *Premiers pas sur une corde raide*, en ligne : <http://colonnellerobles.wordpress.com/2014/02/>.
2. Ce texte donne suite au premier manifeste écrit en 1970, *Crachons sur Hegel*. Pour une remarquable analyse de l'œuvre de Carla Lonzi, voir Claire Fontaine, « We Are All Clitoridian Women : Notes on Carla Lonzi's Legacy », *E-Flux*, n° 47, septembre 2013, disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.e-flux.com/journal/we-are-all-clitoridian-women-notes-on-carla-lonzi%E2%80%99s-99s-legacy/>.